

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Textes libres sur le chemin...

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1997, tome 92a, p. 50-57

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Carte blanche aux étudiants

Textes libres sur le chemin...

par les élèves de 3^e Moderne

Pour que les élèves puissent découvrir en toute liberté les joies de l'écriture, je leur ai proposé de créer un texte libre avec, pour seule consigne, le thème Le chemin. Tous les textes reçus méritaient une lecture, tant pour la richesse de leur contenu, que pour la variété des formes littéraires (du poème au récit fictif, en passant par l'autobiographie et la lettre). Je ne fais que vous retranscrire ici, à l'état brut, trois textes représentatifs de toutes ces créations...

Thierry Bueche

St-Maurice, le 17août 1996

Ma chère,

Cinq ans déjà. Cinq années d'écriture, sans te voir, sans t'entendre, juste en te découvrant par les chemins de l'encre! J'éprouve un drôle de sentiment, celui de vivre quelque chose d'unique et de sentimental, qui m'aide et m'écarte du faux chemin, où les yeux méprisent le cœur et examinent le corps. Car, entre nous, pas de physique, même pas de photo. Rien que des mots et d'éternels sujets de discussions..., des moments de bonheur mais aussi de malheur où souvent la complicité de l'encre te console. Elle est notre lien, notre bout de chemin, l'amie la plus fidèle. Et personne, ni rien au monde ne peut la détruire. Je sais ce que cela signifie pour toi qui, au fil des déceptions, des dégoûts, n'a conservé qu'un seul ami, «un ami de lettres». Tu aimes tant l'Algérie. La mer, le soleil, la beauté du paysage et surtout la gentillesse des gens... Quand moi, je te parle du mépris dont on entoure les Algériens pris globalement, toi, tu me parles d'amour. Tu m'as fait comprendre qu'il y a ceux qui aiment et d'autres qui ne savent pas ce qu'ils font. Ta haine, je

la comprends. Tu es chassée de ton pays parce que tu es Française, d'autres restent, et meurent car ils ne sont pas Algériens, ou plutôt pas islamistes. Ces sept moines assassinés, «sept vies données pour Dieu et pour leurs Frères en Algérie», t'ont bouleversée. Et moi aussi. Comment comprendre? Aimer les autres est ce qu'il y a de plus noble. Et se faire ôter la vie par un homme qui se dit agir en fidélité à ce qu'il croit être l'Islam, ce n'est pas de la croyance, c'est de l'intégrisme, contre lequel nous devons nous battre, car eux, les Frères, pardonnent. Alors s'il ne devait y avoir qu'un seul chemin pour atteindre le bonheur absolu, ce serait bien celui de la spiritualité, envers qui nous devons le plus grand respect. Mais tu sais que ma vie n'est pas un pèlerinage et j'aimerais te remercier pour m'avoir fait prendre conscience que mon chemin, ici en Suisse, ressemble plus à une autoroute qu'à un sentier. Car à force de vivre avec les gens qu'on aime, souvent on ne remarque plus qu'on les aime. Je réalise mon bonheur et espère t'en transmettre, ne serait-ce qu'une fine goutte.

Que les chemins de l'encre nous unissent toujours.

Pascal Morisod

Josué est en route

- «Après tout ce qu'on a fait pour lui, il pourrait nous en être reconnaissant, non? On lui paie tout, et il n'est bon à rien, il n'étudie même pas à l'école, son professeur m'a encore appelé hier en me disant que son esprit dissipé dérangeait les autres élèves et qu'il faudrait peut-être lui parler! Lui parler à cet imbécile? On ne peut rien lui dire! Il ne comprend rien; un sourd écouterait mieux que lui...»

- «Calme-toi, chéri, Josi n'a que quinze ans, il est encore jeune, il a encore beaucoup à apprendre, laisse-lui seulement un peu de temps, ça s'arrangera, tu verras! »

- «Josiane, cesse s'il te plaît d'appeler ton fils par ce nom ridicule, Josué doit grandir, il serait temps qu'il prenne ses responsabilités!»

- «Chéri calme-toi, le docteur t'a dit de ne pas t'énerver, ton cœur...»

- «Si cet idiot ne m'énervait pas tout irait bien mieux! Quand je pense à tout ce temps où nous avons essayé toi et moi de lui inculquer les bonnes manières, quel temps perdu!...»

Son père traversait la pièce de long en large depuis plus d'un quart d'heure déjà. Il rageait, sa colère le rendait plus vieux et teintait son visage d'une couleur pourpre. De haute stature, costaud, les épaules cambrées par le travail, il ressemblait à la majorité des paysans de la région. Ce grand homme rageant aurait pu donner la chair de poule à plus d'un, mais Josué en avait si souvent fait les frais qu'il ne s'en effrayait désormais plus.

Ce vieux pays enfermé par les montagnes avait su maintenir toute la rudesse qu'il engendrait. La région était belle, splendide, mais sa beauté primitive ne cachait que sa rigueur. Les montagnes se dressaient imposantes de chaque côté de la vallée; sur ses flancs, les traînées de sapins et de feuillus la rendaient encore plus sauvage. Les prairies, les champs cultivés étiraient leurs couleurs, passant brutalement du vert au jaune. On aurait dit un tableau: quelques montagnes par-ci, des arbres par-là, des maisons pour la rendre un peu plus humaine. Simple extérieurement, en cherchant, on aurait vu toute la splendeur de la minutie: la violette dans les prés, l'abeille qui butine.

Dans cette maison posée dans le pré, Josué était assis près de la fenêtre, il n'avait jeté qu'un bref regard à ses parents qui se disputaient à son sujet dans la cuisine. Sa mère tentait faiblement de le soutenir. Il ne lui en était pas reconnaissant, il haïssait trop sa faiblesse et son incapacité à rejeter ne serait-ce qu'une décision de son père. Un père si fier à en être devenu buté, au point qu'il semblait prendre un plaisir douteux à tout contrôler dans la maison.

Josué rêvait. Il écarta doucement les rideaux fleuris de la fenêtre et esquissa un sourire: il faisait grand beau, la nature étincelait et semblait danser l'été. Les oiseaux décrivaient des cercles dans le ciel et les herbes allaient et revenaient au gré du vent. Un moineau vint se poser sur le rebord de la fenêtre, puis un deuxième. A son arrivée, l'autre s'affola, et tout deux s'envolèrent au-dessus du toit.

Soudain, le tirant sèchement de son nuage, son père l'agrippa par le col de sa chemise, l'obligea à se lever et, avant même de savoir ce qui lui arrivait, la gifle claqua sur son visage. Il ne pleura pas, ce qui sembla déplaire à son père qui lui en administra de suite une deuxième.

- «Excuse-toi et promets que tu ne recommenceras plus. A partir de maintenant tu vas te mettre à travailler pour l'école, je veux te voir étudier le soir et je demanderai des comptes à ton professeur! »

- «Papa...»

- «Cesse de me répondre, je veux uniquement t'entendre dire oui, c'est clair?»

- «Oui», murmura-t-il.

Satisfait, il lâcha enfin le col de la chemise, le regarda dans les yeux et approuva de la tête et s'en alla convaincu de son autorité. Sa mère, sembla le regarder, détourna le regard et se dirigea vers la porte:

- «Il me reste quelques affaires à repasser...» et elle s'engouffra dans l'obscurité d'une pièce adjacente.

Josué resta seul un moment, immobile et le regard vide. Après quelques minutes, il sortit par une porte qui donnait sur la cour, se dirigea sur un chemin, marcha un moment, s'arrêta sur une barrière, enfonça sa tête dans ses bras et pleura. Les larmes ne séchèrent que longtemps après, tarissant ainsi toutes les haines de son cœur, pour l'instant du moins. Une sorte de plénitude le traversa, il ne pouvait plus pleurer, il l'avait déjà trop fait.

Sa tête était encore enfouie dans ses bras lorsque quelque chose effleura sa tête. Il regarda et prit l'encolure de l'animal: un beau cheval de couleur baie.

- «C'est toi Sunny Boy, je suis content de te voir, au moins, toi, tu m'aimes. Tu es bien le seul! Allez, dis-le, je veux que tu me le dises, secoue l'encolure! Je suis bête, un cheval, ça ne parle pas, de toute façon... tu n'as pas besoin de me le dire, je le sais.» Il lui caressa le sommet du front.

Il passa son chemin, sautilla d'un côté et de l'autre par-dessus les trous creusés par la pluie. Il riait, jouait avec les pierres, dansait avec son ombre et parlait au soleil, aux nuages et aux fleurs. Au retour, il revint voir Sunny Boy, le caressa et lui conta ce qui lui passait par la tête.

Bien des fois encore, le petit Josué repassa par ce chemin, pleura de nouveau, pour les mêmes raisons et parfois pour de nouvelles. Bien des fois, il revint, pleurant à chaque fois un peu moins, jusqu'au jour où ses larmes se tarirent enfin. Que dire? sinon que Josué grandissait, qu'il s'endurcissait et qu'une fois encore le pays taillait la rudesse dans le corps d'un autre enfant.

Nadine Perraudin

Du jour au jour

«J'aurais voulu»: deux mots ou plutôt trois qui me tourmentent et m'assaillent maintenant que je suis seul, face à moi-même, isolé et fatigué, très fatigué. Je regarde, j'écoute attentif aux signes qui me parviennent de ce monde qui m'a élevé: un visage qui pleure, une main crispée, la lumière froide et artificielle d'une salle stérile, ... mon pauvre corps qui expire. Mais en même temps, je reste apaisé, figé, voire bloqué devant cette chaleur, cette douceur, sorte d'avant-goût d'un monde nouveau, prêt à m'accueillir. Je me trouve entre deux, entre deux portes, comme au milieu d'un immense croisement et... j'ai peur.

A ma gauche, des cris, des hommes déguisés qui font tout leur possible pour me réveiller, me ramener de force parmi eux. A ma droite, le doux murmure d'une présence, d'une puissance familière et pourtant si nouvelle, si étrange! A ma gauche, une tension, une anxiété, en somme, un monde dissolu qui s'affole, tourbillonne et ... angoisse. A ma droite, luxe, calme et volupté, comme disait l'autre, une sensation de plénitude, un espace nouveau et beaucoup, beaucoup de lumière. Un rayonnement si intense que je n'ose lui faire face! Je cligne des yeux, me voile la face et tente de voler de temps à autre une image, un cliché. J'épie, étonné, ravi mais aussi, je l'avoue, apeuré. Deux sentiers... non, deux chemins, deux routes qui s'offrent à moi, s'opposent mais se rejoignent aussi autour de mon corps, de mon âme, de mon esprit. Ah... je ne sais plus ce que je suis ni où je suis, mais, je vois bien qui je suis!

En face de moi: ma vie. Comme c'est étrange de s'observer lorsqu'on sait qu'il n'y a plus de miroir, plus de barrière entre soi-même et... soi-même. On considère les choses bien différemment, on adopte une vision nouvelle car on se saisit du début à la fin, sorte de pièce de théâtre bien longue à mettre en scène... La première n'est pas mal, riche en émotions, assez complexe mais ne répond de loin pas à de nombreuses questions qui trottent dans ma tête:

«Pourquoi ai-je fait tout ça? dans quel but? Ai-je encore du chemin à parcourir?», etc. Je me dis aussi: «Il aurait été bon de... J'aurais dû dire à...» ou encore «Ceci aurait pu empêcher cela...», etc. Bref, beaucoup de conditionnel dans mes légères paroles mais très peu de présent! Je veux des réponses et pouvoir considérer mon vécu avec l'appui d'une opinion, d'un autre regard...

Plus j'avance dans le courant de mes pensées, plus mes paupières s'alourdissent... Il faudra que je me repose, que je dorme plus tard. Mais... après quoi, avec qui et où? A gauche, à droite? Le temps et l'espace semblent avoir perdu leur signification... Je me sens totalement libre de mon choix, libre d'emprunter la route qui me plaît, c'est vrai! mais... quelle bizarre impression, quelle angoisse de se trouver seul face à cette liberté! Avant, je pouvais certes être libre de mes envies, de mes sentiments mais il s'agissait alors d'une liberté influencée, conditionnée par une société, un monde. Désormais, l'homme que je suis reste avec sa propre personne et non avec ses semblables... et plus tard, pourrai-je quitter cette étrange solitude?

Je frissonne. Je tourne la tête et considère à nouveau ce rythme saccadé, enchaîné qui s'appelle la vie. Elle est belle, la vie! Et que d'expériences inoubliables, que de merveilles elle m'a fait découvrir... cependant, elle en demande beaucoup et exige manifestement une certaine force autant physique que morale, et je la sens m'échapper. Je crois vouloir tenter une nouvelle aventure, me lancer vers cet inconnu, le cœur plein de souvenirs et d'incertitudes, mais aussi prêt à accueillir de nouvelles sensations, vivre de nouvelles expériences. J'ai envie de me faire bercer par toutes les étoiles, toute cette lumière si douce, si réconfortante et surtout combler, je l'espère, ce manque de réponses accumulé au cours... de la première partie de ma vie.

Je m'étais souvent demandé si un tel instant existait, à vrai dire, on y a tous réfléchi au moins une fois. Mais je ne m'attendais pas du tout à de telles circonstances, mitigées, déconcertantes, propices à cette nouvelle prise de recul... Je crois, non, je suis sûr maintenant de vouloir renaître, prendre un nouveau départ et ne plus jamais voir la lumière disparaître. J'en ai assez fait comme cela...

Allez. J'y vais d'un pas décidé...

J'avance et... Comme c'est beau! La lumière ne m'effraie plus. Je regarde autour de moi les yeux grands ouverts. Je me sens si bien, je vole, je...

Heure du décès: 22 h 37.

Pascal Hufschmid

G'EST TOUT DROIT ! 'POUVEZ PAS VOUS TROMPER



par Sébastien Gollut, 5^e Littéraire

